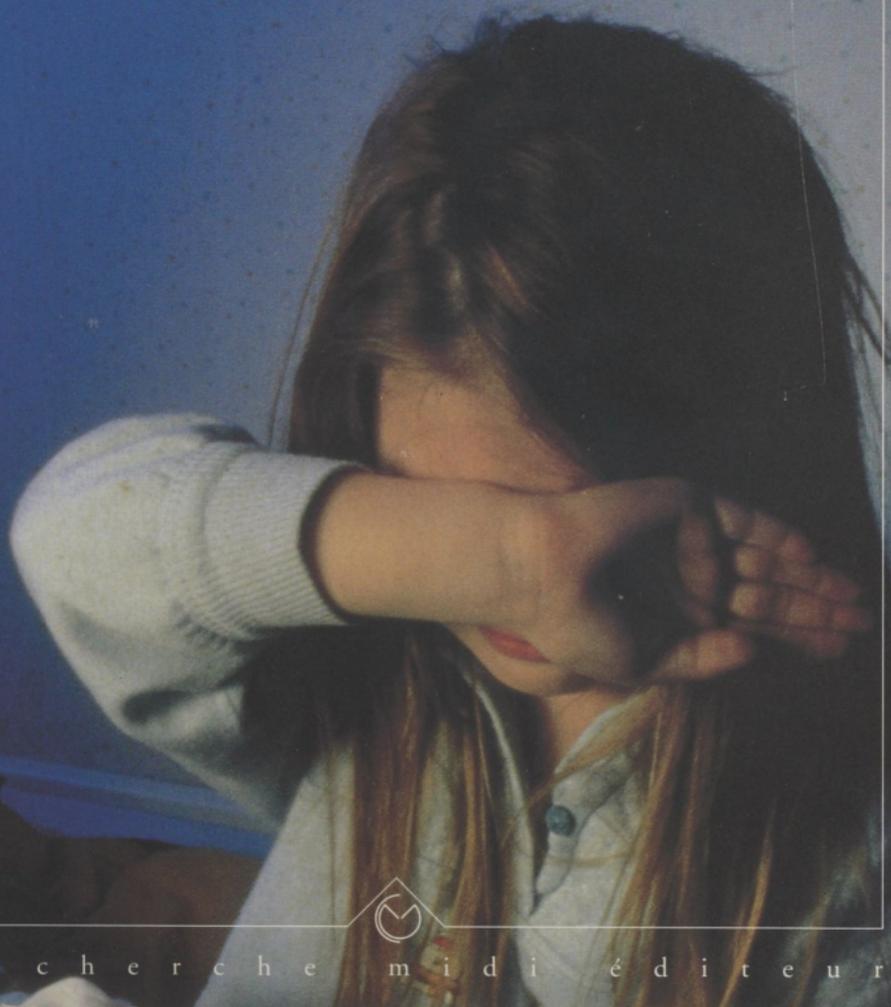


Viviane Villamont

# Une femme irréprochable

roman



l e c h e r c h e m i d i é d i t e u r

020479191

823

VIVIANE VIELMONT

Je ne veux pas mourir d'amour (édition bilingue)

La Gaspésie (édition bilingue)

UNE FEMME  
IRRÉPROCHABLE

UNE FEMME  
IRRÉPROCHABLE

ÉDITIONS

ÉDITIONS

8

04 MON

3f9

Le marché noir éditeur

22 rue de la Grande-Maison, 1000 Québec

DU MÊME AUTEUR

*Je ne veux pas mourir d'amour* (éditions Belfond)

*Le Guêpiot* (éditions Belfond)

821  
Lully 1919

VIVIANE VILLAMONT 00 21 -10

*A André Essel.*

# UNE FEMME IRRÉPROCHABLE

COLLECTION  
« ROMANS »

Il est interdit de reproduire ou de rééditer, sans l'autorisation écrite de l'éditeur, tout ou partie de cet ouvrage. Toute réimpression sera effectuée sous le contrôle de l'éditeur. Les droits de reproduction sont réservés pour tous pays. Toute réimpression sera effectuée sous le contrôle de l'éditeur. Les droits de reproduction sont réservés pour tous pays.

le cherche midi éditeur  
23, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris



DL-15 09 1995 2 5 3 1 1

UNE FEMME  
IRRÉPROCHABLE

COLLECTION  
ROMANS

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays. La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit - photographie, photocopie, microfilm, bande magnétique, disque ou autre - sans le consentement de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de Copie est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© le cherche midi éditeur, 1995.



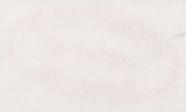


1953

1953

1953

1953



Sept heures sonnaient à la paroisse Saint-Leu quand Claire Dormentin ouvrit ses volets. Elle contempla quelques instants les toits de Paris. Une lumière grise, encore épaisse, semblait sortir des cheminées. L'aile d'un moineau curieux frôla sa main, elle sur-sauta, et referma sa fenêtre.

D'un pas précipité, elle se dirigea vers la cuisine, afin d'y préparer son petit déjeuner. Un café, quelques biscottes. Chacun de ses gestes demeurait précis et adroit. Après avoir nettoyé ses couverts qui encombraient l'évier, elle inspecta une dernière fois les lieux. La pendule indiquait 7 h 30, l'heure de se rendre au bureau. Elle prit sa veste grise, son parapluie et son chapeau, détacha de sa ceinture le trousseau de clefs, trois grosses pour la porte d'entrée et trois petites : celles du coffre, de la boîte aux lettres, et du cadenas de la cave.

Elle verrouilla ses serrures, et en contrôla la fermeture. Une fois sur le palier, Claire Dormentin courba le dos, enfonça la tête dans ses épaules, et descendit les deux étages d'un pas feutré, en rasant le mur ou la rampe.

Comme à l'ordinaire, ce matin-là, elle s'apprêtait à donner distraitement le bonjour à sa concierge en passant devant la loge, quand des cris, des hurlements lui parvinrent de l'extérieur avec intensité. Elle s'immobilisa devant la minuterie qui venait de s'éteindre. D'une main tremblante, elle chercha l'interrupteur à tâtons.

A son tour, Mme Montfleury, la voisine du troisième, apparut en robe de chambre. Claire aurait voulu se soustraire à cette présence; cependant, elle ne se décidait pas à avancer. Si on l'accostait, on l'informerait, on l'accuserait à donner son avis. Or elle ne voulait pas savoir, elle attendrait dans l'escalier que le groupe se soit dispersé. Mais si cette histoire devait s'éterniser, elle serait en retard à son travail, et cela pour la première fois depuis quinze ans.

A cette seule pensée, Claire rajusta son chapeau, et se résigna à traverser le hall.

A cet instant, Franck Lepelletier, son jeune voisin de palier, dévala quatre à quatre l'escalier, la bouscula sans ménagements en s'élançant vers le groupe. Claire, d'un mouvement d'humeur, ramassa son chapeau. Devant la porte de l'immeuble, un attroupe-ment de badauds s'était formé sur le trottoir. Les passants accou- raient, s'agglutinaient, se faufilaient, animés d'une curiosité mor- bide. Parmi eux, Claire reconnut, à son embonpoint et à ses grands gestes désordonnés, Camille Loriole, la concierge, qui se frayait un chemin à coups de hanches. Claire pinça les lèvres. Elle trouvait indécent de se vautrer dans le malheur des autres. Elle considérait cela comme un manque de pudeur.

Elle fixa son regard vers le sol, et s'éloigna d'un pas rapide, oubliant derrière elle cette assemblée bruyante.

Elle atteignit son lieu de travail à huit heures. Elle suspendit soigneusement ses vêtements sur le cintre de son placard, garda son sac à main tout près d'elle, et s'installa. Sur son bureau, un impor- tant dossier de factures l'attendait. Elle chaussa ses lunettes, non que ce fût nécessaire, son acuité visuelle étant parfaite. Avant d'ouvrir le tiroir gris métallisé dans lequel se trouvaient disposés par ordre de grandeur ses crayons bien taillés et ses stylos rouges, nécessaires aux corrections, elle s'assura qu'aucune mèche ne dépassait du filet qui recouvrait son épais chignon.

En une demi-heure, Claire boucla son premier dossier. Quel- ques minutes plus tard, ses collègues, Corinne et Valérie, firent une entrée fracassante. Elles poussèrent du pied la porte du secrétariat, et entonnèrent en chœur, à l'attention de Claire, leur traditionnel « Bonjour, mademoiselle Dormentin ». Elles déposèrent les gobelets de café et les mégots qui les encombraient sur le rebord de la fenêtre. Corinne et Valérie n'ouvriraient leurs classeurs administra- tifs qu'après avoir commenté leurs incartades de la veille.

Claire détestait leur façon désobligeante de se gausser des êtres qui les entouraient, ce que faisait surtout Corinne, la plus jeune. Récemment, celle-ci avait déclaré, en présence de M. Fron- tain, secrétaire général, que Mlle Dormentin avait peur des hommes et semblait surannée avec son éternel costume gris et ses cheveux parsemés de fils blancs. Claire redoutait leurs paroles inso- lentes, mais jamais elle n'aurait osé les faire taire. Incapable de se concentrer au milieu de leurs jacasseries, elle enfonçait des boules

Quiès dans ses oreilles, et s'absorbait dans la lecture des colonnes de chiffres qui défilaient sur son écran.

A midi, Claire déjeunait rapidement à la cantine, à l'écart des autres employés, et réintérait son bureau au plus vite. Ses deux collègues se moquaient de son excès de zèle. Pourquoi s'acharner sur l'ouvrage, de toute façon, elle n'en serait pas plus rémunérée!

Chaque soir, une sonnerie stridente annonçait l'heure de la fermeture. Claire ôtait ses lunettes, astiquait les verres avec application, pour les poser ensuite dans leur étui. Elle remettait en place son matériel de travail, puis empilait ses dossiers dans l'armoire réservée à cet effet. Après s'être lavé les mains, elle endossait ses vêtements, et soufflait sur son bureau pour chasser les résidus de gomme rebelles à son chiffon à poussière. Une fois sur le pas de la porte, un dernier regard la remplissait de satisfaction : elle venait d'accomplir une journée comme les autres.

La cloche de cinq heures obligea Lucile Lepelletier à quitter son banc d'école. Elle rangea ses cahiers et ses livres sans les avoir ouverts. Peut-être l'avait-elle fait, elle ne savait plus.

Dans la rue, Lucile errait sur les trottoirs. Une pluie fine et pénétrante commençait à tomber. Ses longs cheveux se plaquèrent sur son visage. Engoncée dans son manteau de laine, elle frissonna. Lucile retardait le moment de rentrer à la maison. Personne ne l'attendait plus pour lui lécher le visage en guise de bienvenue, écouter les détails de sa journée, partager ses peines et ses secrets, dérober sa trousse, et pousser sa gomme et ses crayons sous le buffet. Personne à qui réciter *La Chanson des escargots* ou *Pour faire le portrait d'un oiseau*. Bleuet, son petit chien, attentif à chacune de ses paroles, aboyait à la moindre hésitation. Combien de fois n'avait-il pas tenté de guider le compas à l'aide de sa truffe, pour former les beaux cercles que Lucile s'appliquait à tracer sur son cahier.

Le soir, elle aimait à le promener, empruntant les parcours que Bleuet affectionnait. Quand elle jouait à cache-cache avec lui, elle savait toujours où le retrouver. Sa queue entre les pattes, le nez en faction, Bleuet se camouflait entre les deux poubelles du restaurant *L'As de cœur*. Souvent, pour le taquiner, Lucile faisait mine de ne pas le voir. Impatient d'être découvert, Bleuet, n'y tenant plus, renversait en jouant les poubelles, afin d'agrémenter les repas sans fantaisie que Mme Lepelletier lui imposait chaque jour dans la même gamelle.

La nuit, dès que tout reposait dans la maison, Bleuet, dérapant sur ses coussinets, venait retrouver sa jeune maîtresse. Il sautait sur le lit et installait délicatement sa tête sur l'oreiller. Un sourire s'ébauchait sur les lèvres de Lucile. A tâtons, elle enfouissait ses mains entre les pattes de son chien, et l'enlaçait comme un nouveau-né en peluche. Il ronflait bien un petit peu, ce qui égayait le

sommeil inquiet de l'enfant. Quand la chaleur obligeait l'animal à se libérer de ces si tendres liens, il descendait avec précaution sur le tapis, s'allongeant et respirant à son aise.

Elle porta ses poings à ses yeux, et frotta ses paupières, pour tenter d'effacer l'image de son chien gisant ensanglanté au beau milieu de la chaussée. Des larmes coulaient sur ses joues et se mélangeaient aux gouttelettes d'eau. Lucile s'appuya contre un mur. Elle regarda autour d'elle, mais la lueur trop faible l'empêchait de distinguer sur la plaque le nom de la rue. Elle chercha à reconnaître une devanture de magasin, une entrée de métro, mais rien ne lui était familier. Sa montre marquait 6 h 30 passées. Qu'avait-elle fait pendant tout ce temps? Lucile essuya son visage avec sa manche, et s'approcha d'un passant.

« S'il vous plaît, monsieur, vous pouvez me dire où c'est la rue... la rue... la rue... »

Lucile ne savait que répéter « la rue, la rue ». L'homme se détourna de la fillette en bougonnant. Ces gosses d'aujourd'hui n'avaient rien d'autre à faire que de se moquer des gens. Lucile s'affaissa sur le trottoir, et dissimula son visage derrière le cartable pour cacher son désarroi. Elle ne se souvenait même plus de l'immeuble où elle habitait. Il avait disparu, laissant place à un trou béant. Elle ressentit une violente douleur à l'estomac, et se leva brusquement. Son corps fut pris de soubresauts, et elle vomit dans le caniveau.

Après bien des détours, elle retrouva enfin son chemin et parcourut plusieurs fois la rue Montmorency, avant de se décider à franchir le portail de son immeuble. Camille Loriole, qui guettait le retour de l'enfant, l'accueillit avec exubérance. Elle encourageait Lucile à se ressaisir. L'assassin allait payer. Elle avait organisé une pétition, et bientôt, on vengerait la mort de Bleuet. Devant l'indifférence que Lucile opposait à ses propos, Mme Loriole changea de sujet.

« Mais ma pauvre petite, qu'est-ce qui t'arrive? Tu es trempée comme une serpillière! Monte vite te changer, tu vas attraper la crève! »

Les yeux bouffis, Lucile regardait Mme Loriole sans l'entendre. D'une voix faible, elle prit congé de la concierge, et grimpa les trois étages avec tant de difficulté que celle-ci crut un instant qu'on avait supprimé des marches de l'escalier.

La concierge souleva légèrement les épaules, s'empara de son balai, et se mit en devoir de nettoyer le trottoir de son immeuble emboué par les nombreuses averses de la journée.

Elle fut bientôt rejointe par Carole Lizby, la serveuse de *L'As de cœur*. D'abord anodine, leur conversation prit vite l'allure d'un colloque. Invités à donner leur avis sur les écraseurs de chiens, les passants, agacés et pressés de rentrer chez eux, fuyaient, traversant la rue sans prendre garde aux feux lumineux. Face à tant de dédain, Mmes Loriole et Lizby fulminèrent en chœur contre la société. Le monde dégénérait.

« C'est bien vrai, madame Loriole. Quand on pense qu'on va jusqu'à laisser des sex-shops s'implanter devant des églises!

– Tout ça, c'est depuis la construction du centre Pompidou. Plus rien n'est comme avant, dans ce quartier. Quand un bâtiment se déshabille et étale ses boyaux à la vue des passants, pourquoi n'pas exhiber le cul des gens?

– Que voulez-vous, madame Loriole, c'est sex-shop contre Saint-Leu! »

La concierge pouffa de rire.

« C'est ma foi vrai, madame Lizby. A voir la fréquentation de l'église, et celle des boutiques porno, j'ai dans l'idée que les affaires du diable, ça marche... »

Camille Loriole venait d'apercevoir au loin, sous la lueur du réverbère, la silhouette ramassée de Claire, chargée de ses emplettes et de son sac à main. Instinctivement, elle baissa la voix.

« Je me demande comment une femme aussi bégueule que Mlle Dormentin peut encore se rendre à la paroisse Saint-Leu sans défaillir.

– Voyons, madame Loriole, le dimanche à huit heures du matin, toutes les boutiques sont fermées, et les enseignes lumineuses éteintes!

– Pardi, j'oubliais. Heureusement pour elle. Elle en aurait une attaque. »

Parvenue à leur hauteur, Claire tenta de passer inaperçue, et pénétra dans le hall. C'était compter sans Camille Loriole.

« Mademoiselle Dormentin, ne vous sauvez pas comme ça! »

Contrariée d'avoir été interpellée, Claire prétendit qu'elle ne voulait pas s'immiscer dans leur conversation et se dirigea vers les boîtes aux lettres. Mme Loriole la rattrapa de justesse par son filet à provisions.

« Au contraire, mademoiselle Dormentin, j'ai besoin de votre signature.

– Ma signature?

– J'ai fait une pétition, pour porter plainte contre X.

– A quel sujet?

– La mort de Bleuét, le chien de votre petite voisine Lucile Lepelletier. Il a été écrasé ce matin. Heureusement, M. Gérard Mathieu, le patron de *L'As de cœur*, a eu le temps de relever les derniers chiffres de la plaque de ce salaud, qui ne s'est même pas arrêté.

– Ah! »

Le ton de Claire était neutre. Mme Loriole n'y prêta aucune attention. Tout ce qui l'intéressait, c'était sa signature. Elle tendit son Bic à Mlle Dormentin.

« Mais ce n'est pas possible, madame Loriole, je n'ai rien vu.

– Et alors, qu'est-ce que ça peut vous faire, puisque je vous le dis? Vous faites confiance à votre concierge, quand même?

– Bien sûr, madame Loriole, mais une signature pour... »

Claire fut prise d'un fou rire. Ainsi tout ce bruit, toute cette agitation, pour un chien! Des chiens, il en mourait tous les jours! Et puis, ça faisait tellement de saletés.

A la fois stupéfaites et scandalisées, Mme Loriole et Mme Lizby avaient perdu les mots pour s'exprimer. Si elles l'avaient pu, elles lui auraient dit combien elles la trouvaient ignoble, et qu'elle n'était pas digne d'un chien.

Une fois dans son appartement, Claire Dormentin verrouilla la porte d'entrée, tira les épais rideaux de son salon, et se réfugia dans la cuisine. En ouvrant son robinet d'eau chaude, elle eut un geste maladroit, et se brûla la main. Tout cela, c'était la faute de la concierge. Au lieu de s'occuper des écraseurs de chiens, elle se rendrait plus utile en poursuivant les petits voyous qui visitaient les caves de l'immeuble.

En coupant de fines tranches de pain au-dessus de la corbeille, Claire laissa échapper son couteau sur le carrelage. Elle tenta de le ramasser, mais ne parvint qu'à se laisser glisser sur sa chaise. Son regard se posa sur le torchon qui protégeait de la poussière son couvert dressé depuis le matin. Tout en tirant le coton imprimé sur ses genoux, Claire haussa les épaules. Elle n'avait plus faim. Une seule tranche de pain lui suffirait. Elle avança la main vers le panier, mais son bras se déroba. Elle allongea les jambes sous la table, son dos se voûta, ses membres alourdis l'entraînèrent, son front heurta le rebord de l'assiette. Claire se retint de pleurer.

De son côté, Camille Loriole semblait retrouver le sourire, en savourant les saucisses aux lentilles qui avaient mijoté sur le gaz depuis le début de l'après-midi. Après avoir effacé de son assiette toute trace de sauce avec une épaisse tranche de pain, elle fêta sa journée de franc-tireur avec un verre de rouge. N'avait-elle pas projeté de créer un mouvement concurrent à la SPA, qui s'appellerait la DAL : Défense des animaux par Loriole. Avec l'aide de Mme Lizby et de M. Gérard Mathieu, elle était certaine d'avoir des adhérents parmi tous les clients du restaurant, et pourquoi pas, dans son immeuble. Peut-être même obtiendrait-elle l'adhésion de Mlle Dormentin.

Mme Loriole frappa du poing sur la table. Elle devait trouver le moyen de rallier cette locataire récalcitrante. S'il le fallait, elle emploierait des arguments dignes d'un politicien. Elle se leva, brandit son Opinel devant une assemblée de Claire imaginaires.

« Mesdemoiselles Dormentin, voilà pourquoi vous devez adhérer à la DAL. Ainsi, vous contribuerez à sauver tous les bleuets de France et de Navarre. Sachez qu'il n'est pas de coquelicots sans bleuets, et que, sans bleuets, il n'est pas de champs de blé, et sans blé, pas de pain, sans pain, pas de mie. Et sans Mamie, vous n'irez plus au bois... » Mais qu'est-ce que je raconte ? C'est complètement idiot. Enfin, l'important, c'est d'avoir le verbe haut.

Mme Loriole bâilla bruyamment et s'étira. Cette journée l'avait éreintée, et ses idées n'étaient plus très nettes. Elle débarasserait le lendemain, avant de sortir les poubelles. Elle attrapa le réveil qui bégayait sur le buffet, pour le déposer sur la table de nuit, et ferma l'interrupteur.

En chemin, elle retira l'une après l'autre ses chaussures, qu'elle lança sous l'armoire. Elle négligea même de se brosser les dents. Quant à prendre une douche, une seule par semaine lui semblait suffisante. Ce n'était pas par manque d'hygiène, mais uniquement pour

respecter la mémoire de son époux. Le jour de la grande toilette, Jeannot lui tournait régulièrement le dos, l'accusant de le rendre impuissant. Au fond, il avait raison, ce pauvre Jeannot. Allez respirer le fumet d'un dindon farci, arrosé d'eau de Cologne!

Satisfaite de sa comparaison, Mme Loriole commença à se dévêtir. Mais l'atmosphère froide et humide de la loge l'incita à la prudence. Elle garda son maillot de corps à bretelles, disposa son traversin et entra dans le lit. Sous son poids, les ressorts se lamentèrent. Elle remonta son réveil, et éteignit la lumière. Elle déposa sur son bras rondet un baiser attendri. Pour la première fois depuis vingt ans, elle avait quelque chose en commun avec ses locataires, même avec Mme Chapuis, la plus fière de l'immeuble : débusquer l'assassin de Bleuet.

Seule dans sa chambre, Lucile pleurait. Bleuet l'avait quittée pour toujours. Son chagrin, loin de s'estomper, grandissait. Elle marchait à peine lorsqu'il était entré dans sa vie. Son père le lui avait offert pendant sa convalescence à la suite d'une mauvaise chute. La présence de son chien lui paraissait alors naturelle, comme s'il devait toujours exister. Mais ce soir, seule son odeur forte et précieuse, imprégnée dans les couvertures, résistait encore à son absence.

L'obscurité de sa chambre la terrifia. Bien que sa mère le lui eût défendu, elle alluma sa lampe de chevet, et péniblement se dirigea vers la cuisine, traînant les pieds jusqu'au réfrigérateur. Au passage elle renversa un siège, mais n'eut pas le courage de le remettre en place. Tandis qu'elle se servait un verre de lait, Mme Lepelletier surgit dans le couloir.

« Qu'est-ce que c'est que ce raffut ? Tu m'as encore réveillée en pleine nuit ! Et pourquoi es-tu debout à cette heure ? »

Les lèvres tremblantes, Lucile essaya d'expliquer que, sans Bleuet, elle n'arrivait pas à s'endormir. Mme Lepelletier avança dans la pièce et claqua du pied la porte du réfrigérateur.

« Comment peut-on se mettre dans un tel état pour un animal ? Je suis persuadée que, si c'était moi qu'on avait écrasée ce matin, tu pleurnicherais moins. Maintenant, fais-moi le plaisir d'aller te coucher. »

Lucile implora sa mère.

« Qu'est-ce que tu as à me regarder comme ça ? Tu n'as aucune chance de m'apitoyer. Tu ferais mieux de pleurer sur tes carnets de notes. »

Lucile baissa la tête et éclata en sanglots. Mme Lepelletier s'assura de la fermeture de la fenêtre.

« Cesse cette comédie, Lucile, et sors d'ici. »

Lucile n'écoutait que son chagrin, et resta immobile.

« Si tu penses me résister, tu te trompes. »

Mme Lepelletier s'approcha de sa fille, et la secoua de toutes ses forces. Le verre de lait s'échappa des mains de l'enfant, et se brisa sur le carrelage. Joëlle Lepelletier ne put contenir sa rage, et lui assena une violente paire de gifles.

« Toujours aussi maladroite ! Tu vas me faire le plaisir de nettoyer tes saletés sur-le-champ.

– Maman... je ne peux pas...

– Comment ça, tu ne peux pas ? C'est ce que nous allons voir. »

Joëlle Lepelletier en avait assez des larmes et des jérémiades continuelles de sa fille. Elle la saisit par les cheveux, et la frappa avec une telle hargne que le déferlement des coups fit perdre l'équilibre à l'enfant, qui s'écrouta sur le sol au milieu des débris.

Alerté par les éclats de voix, M. Lepelletier apparut à son tour dans la cuisine. En apercevant le visage de sa femme, défigurée par la colère, et qui tentait de retrouver son souffle, il détourna la tête sans un mot, et prit son enfant dans ses bras. Il la transporta dans la salle de bains. Là, il sécha ses larmes, et essuya son nez. Il fit couler un peu d'eau, pour rafraîchir les coupures qui marquaient les mains encore potelées de la fillette. Lucile ouvrit les paupières, et chercha au plus profond de sa poitrine l'air qui lui manquait. A force de renifler, une fine bulle bleutée se forma au coin de ses lèvres. Édouard Lepelletier sourit et murmura :

« Comme une fleur d'été, une fleur qui ressemblerait à un bleuet...

– Bleuet... mon petit chien... Papa... Je veux qu'il revienne. »

Le père embrassa sa fille, et caressa ses longs cheveux emmêlés.

« Je sais, Lucile, combien vous étiez inséparables. J'aimerais te consoler, en te disant qu'un jour il reviendra, mais tu sais comme moi que c'est impossible. En revanche, que dirais-tu si Bleuet avait un chiot dans les alentours ? Je pourrais me renseigner, si tu veux. Il avait l'air très apprécié des demoiselles à quatre pattes, dans le quartier. Rappelle-toi, Niflette, la belle setter au poil roux ? »

Lucile secoua la tête.

« Lucile, écoute-moi bien. Avec le temps, ton chagrin se transformera pour laisser la place au jeune Bleuet qui dévorait tes pantoufles et cachait ton pyjama. Tant que tu penserás à lui, il vivra.

Ton cœur lui servira de niche, et ainsi à l'abri, il n'aura plus jamais froid. »

Lucile se blottit contre son père. Ses paroles l'avaient un peu reconfortée. Mais comment ne pas se sentir seule, lorsqu'au bout de la laisse, il n'y a plus rien ?

Les cris de Lucile avaient réveillé Claire. Elle maudissait cette gamine qui troublait son sommeil. Déjà, ces dernières semaines, plusieurs de ses nuits avaient été ainsi gâchées. L'idée de s'en plaindre auprès des Lepelletier lui répugnait. Pourtant, même le jour, cette enfant l'importunait. Combien de fois ne l'avait-elle pas surprise en train de coller du chewing-gum dans l'encadrement des portes, ou à l'intérieur des boîtes aux lettres ? Sans oublier ce chien qui levait la patte sur tous les paillassons à chaque occasion. Et cette façon de descendre à califourchon sur la rampe, en étalant ses mains sales sur les murs, malgré les remarques de Mme Loriole !

Le visage disgracié de Lucile affichait une telle insolence à l'égard d'autrui que Claire appréhendait toujours de la rencontrer. Le mois précédent, la fillette avait préparé un véritable guet-apens à son intention. Un matin, alors qu'elle descendait les étages pour se rendre à son travail, Lucile, flanquée de son chien Bleuët, l'attendait, tapie dans le renfoncement du premier palier, l'animal collé contre ses jambes. A son passage, tous deux avaient bondi de leur cachette. Claire avait sursauté et jeté un cri, à la grande joie de ses assaillants. Encouragée par cette victoire, Lucile avait accentué la farce jusqu'à l'effronterie.

« Dites, mademoiselle, c'est vrai, ce que dit Maman, que vous êtes une vieille fille ? »

Les joues de Claire s'étaient empourprées. Elle avait hésité un instant, mais préféré échapper au plus vite à cette embuscade. En pressant le pas, elle avait trébuché contre le tapis-brosse, et s'était retenue de justesse à la rampe ; ce qui avait déclenché immanquablement le fou rire de l'enfant, et les jappements du chien.

Claire soupira, et regarda son réveil. Il était encore trop tôt pour se lever. Elle tira les couvertures à elle pour se protéger du filet d'air frais qui pénétrait dans sa chambre. Tout en éteignant la lumière, elle se félicita d'avoir refusé de signer la pétition de Mme Loriole.

D'un coup d'épaule, Camille Loriole, les bras chargés de ses achats, ouvrit la porte de l'immeuble, et claironna, à l'intention de tous les locataires, que « les petits pois, ça faisait de la bonne cuisine ». Nul doute que Mme Montfleury aurait partagé cet avis, si l'imposant postérieur de Mme Loriole ne l'avait empêchée de franchir le seuil.

Devant les contorsions de Jacqueline Montfleury, la concierge, toujours prête à soulager son prochain, au même titre que la Croix-Rouge, se pencha spontanément, et des deux mains l'aïda à soulever les roues de la poussette à provisions. Dans son geste, elle lâcha *Gala, Point de vue*, et les petits fours, qui s'étalèrent sur le sol.

Camille Loriole tempêta contre elle-même, s'accroupit pesamment, et entreprit de ramasser ses paquets. Jacqueline Montfleury, beaucoup plus agile, récupéra les boîtes de biscuits sous le radiateur, et les remit à sa concierge.

« Ah, les voilà, ceux-là ! Pourvu qu'ils ne soient pas en miettes, je n'ai pas un appétit d'oiseau, moi ! »

Mme Loriole prit appui sur son genou pour se redresser, et s'étonna de l'heure si matinale de sortie de Mme Montfleury, surtout que, maintenant, son mari était à la retraite.

« Il est difficile de changer les habitudes, madame Loriole.

— Au fait, qu'est-ce qui se passe ? On ne le voit plus, ces derniers temps, M. Montfleury ? Il n'est pas malade, au moins ? »

Mme Montfleury la rassura, tout allait pour le mieux.

« Vous êtes sûre ? Parce que si vous avez besoin de moi, ne vous gênez pas. J'ai bien rendu service à Mme Chapuis, alors... »

— Je sais, madame Loriole. Je vous remercie. Excusez-moi, Pierre m'attend. »

Depuis le jour de sa retraite, Pierre Montfleury refusait d'exister autrement qu'avec des maux de tête, des crampes d'estomac et des douleurs dans le dos. Malgré l'argent que sa femme avait réussi à économiser durant toute cette vie d'activité, il rejetait l'idée de partir en croisière. La mer transparente l'angoissait. Ce qui lui manquait, c'était son bureau, ses collègues, son attaché-case rempli de papiers plus ou moins utiles. Peu lui importait d'ailleurs la nature de ses fonctions. Ce qui comptait pour lui, c'était son identité sociale, et aujourd'hui, il l'avait perdue.

Sa femme conservait l'espoir de le voir revivre. Il fallait être patient, et elle l'était. Jacqueline, la retraite, elle ne la connaîtrait jamais. Mère de quatre enfants, elle les avait élevés avec amour et mansuétude. A présent, tous avaient une bonne situation, répétait-elle souvent à ses interlocuteurs, épicier, concierge ou bien coiffeur.

Chez le coiffeur, elle se rendait chaque mois, à cause des cheveux blancs qui repoussaient trop vite depuis quelque temps. M. Montfleury rechignait, exaspéré de dépenser tant d'argent. Pourquoi lutter contre la nature, et à qui voulait-elle plaire à son âge? Comment aurait-il réagi si elle avait osé lui répondre : à moi-même.

Aujourd'hui, les vertus de Jacqueline fondaient au fur et à mesure que Pierre gagnait en irritabilité. Il lui reprochait ses joues affaissées, ses traits creusés, sa taille devenue épaisse. Même ses qualités de ménagère se détérioraient chaque jour un peu plus à ses yeux. Il critiquait les cols de chemise mal amidonnés, ses repas sans fantaisie. Elle n'avait même plus droit à son indulgence. Pourtant, elle n'avait pas changé. Toujours attentive aux moindres désirs de son époux, elle s'efforçait de lui être agréable. Chaque matin, elle lui portait son café et son croissant chaud, en prenant soin de ne pas renverser une seule goutte sur la soucoupe, car il détestait cela.

Ce fut lui qui, un jour, par mégarde, laissa échapper le plateau

qu'elle lui présentait. Agacé par sa propre maladresse, il bondit de son fauteuil et gifla son épouse pour la première fois. Insoucieux du mal qu'il provoquait, Pierre Montfleury mesura soudain la dégradation de son état lorsque le miroir du salon lui renvoya l'image d'un homme négligé, crispé et débraillé.

La vision de lui-même l'affligea, bien davantage que les pleurs de son épouse. Lui, directeur bien-aimé, respecté et entreprenant, chef de famille adulé par sa femme, et admiré de ses enfants, comment avait-il pu en arriver là ? Il s'effondra sur le canapé, incapable de lui tendre la main, et de lui demander pardon.

Il en voulait à Jacqueline d'être épargnée par ce naufrage. Femme au foyer, elle le serait toujours. Lui, ses amarres avaient lâché. Il partait à la dérive. Et qui s'en soucierait ? Vieillir, ce n'est rien, si l'on peut garder sa place au port.

Pour Pierre Montfleury, vieillir, c'était ne plus prendre le métro ou la voiture tous les matins, ne plus serrer de mains, ne plus s'entendre dire :

« Bonjour, monsieur le directeur, comment allez-vous ? »

— Quoi de neuf, aujourd'hui ?

— J'ai besoin de vos instructions pour ce dossier. »

Et surtout :

« Bon week-end, monsieur, et à lundi ! »

Il n'y avait plus de lundi. Jacqueline ne comprenait pas ce qui lui arrivait. Il lui avait tellement répété que le jour où il s'arrêterait de travailler, il n'y aurait plus de contraintes ! Que le temps leur appartiendrait ! Il l'emmènerait visiter le monde, ils s'en iraient tous les deux, comme deux vieux amoureux. Elle rêvait de lagons. Il lui avait promis qu'ils commenceraient par Tahiti. Tant d'années les avaient éloignés l'un de l'autre depuis leurs fiançailles. Ils avaient interrompu leur conversation à la naissance du premier enfant. Elle, noyée dans les couches et les biberons ; lui, dans les rapports et les circulaires. Ils attendaient le jour où, enfin seuls, ils pourraient de nouveau communiquer.

Maintenant, ils étaient deux, mais étrangers l'un à l'autre. Pierre Montfleury n'envisageait plus la retraite comme une récompense bien méritée, mais comme un accident qui le condamnerait à l'infirmité pour le restant de ses jours. Ni l'un ni l'autre ne semblaient pouvoir affronter une situation à laquelle il n'était pas préparé. Ce fut elle, cependant, qui fit le premier geste. De sa voix douce et suppliante, elle murmura, sans même lever les yeux :

« Pierre, si nous quittions cet appartement quelques jours ? »

## Une femme irréprochable



© PHOTO ALIER

Claire Dormentin, pour des raisons secrètes, est obligée de quitter sa province. Elle s'installe à Paris. Les années passent. Claire, discrète, solitaire et ordonnée, poursuit sa vie sous l'emprise d'une rassurante routine, à l'écart des autres locataires, quand un événement brutal confronte les habitants de cet immeuble à une cruelle réalité.

Dans une œuvre à laquelle nul ne restera indifférent, Viviane Villamont nous fait découvrir, avec sensibilité et justesse d'observation, la vie d'une femme qui n'a pu échapper à son destin.

*Viviane Villamont a déjà publié deux romans à succès : Je ne veux pas mourir d'amour et Le Guépiot, dans le même style alerte, avec un regard lucide, à la fois tendre et piquant.*

COLLECTION « ROMAN »

Graphisme : Massin

En couverture : © photo GAMMA/VAN DER BROUCKE

2-86274-370-4



9 782862 743707

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7531 00016726 3



Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX<sup>e</sup> siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

\*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012.

Avec le soutien du

